

A/ Les données du problème

- Vérité ou mensonge ? Helmut Watzlawick

La question de la véracité des Mémoires a fait couler beaucoup d'encre et reste un sujet de controverse entre casanovistes. Charles Samaran décrit les deux courants principaux : certains critiques, frappés de rencontrer dans les récits de Casanova nombre de faits véridiques, en ont conclu que tout devait y être également exact. D'autres, ayant découvert des erreurs, des confusions et des mensonges, en ont soupçonné partout et on refuse à Casanova la moindre crédibilité. Il conseille de se garder de cette indulgence aussi bien que de cette sévérité.

Si l'on voulait classer les récits de Casanova selon leur rapport à la vérité historique, on pourrait les regrouper sous les rubriques : *souvenirs précis, souvenirs confus, vérité par anecdotes, vérité censurée, vérité transformée et mise en scène*. (« Mémoires et thérapie. Les anti-confessions de Casanova », *Annales de la société Jean-Jacques Rousseau*.

- Une vie romanesque : Stefan Zweig

Il raconte sa vie, c'est là toute son œuvre littéraire, mais à vrai dire, quelle vie ! Cinq romans, vingt comédies, une grosse de nouvelles, une luxuriance d'anecdotes et de situations les plus délicieuses, passées comme des grappes archi-mures au pressoir d'une seule existence jaillissante et débordante : ici nous avons une vie qui, par elle-même déjà, a la plénitude et la tournure d'une œuvre d'art parfaite, sans le secours ordonnateur de l'artiste ni de l'inventeur. (*Trois poètes de leur vie*, trad. A. Hella, Paris Belfond, p. 91)

- Un style dramatique et romanesque : le prince de Ligne

Son style ressemble à celui des anciennes préfaces ; il est long, diffus et lourd ; mais s'il a quelque chose à raconter, comme ses aventures, il y met une telle originalité, une naïveté, cette espèce de genre dramatique pour mettre tout en action, qu'on ne saurait trop l'admirer, et que, sans le savoir, il est supérieur à *Gil Blas* et au *Diable boiteux*. (*Mémoires et mélanges historiques et littéraires*. Paris, 1828, t. IV, p. 291)

-Une vie au miroir de la fiction : J.-C. Igalens

Casanova corrige moins sa vie à la lumière de l'expérience, qu'il ne l'écrit, comme Rétif, le fait ailleurs et en suivant d'autres voies, au miroir de la fiction.

L'*Histoire de ma vie* s'inscrit dans un mouvement de transformation des écritures autobiographiques, entre imitation du roman-mémoires et d'une pratique du mémorialiste autrefois réservée à l'élite sociale. Le modèle religieux, lui, est tenu à distance. Elle redouble l'imitation formelle du roman à la première personne par sa proximité thématique avec le genre, au-delà des seuls pseudo-mémoires : la vie narrée est romanesque, l'autobiographie, projet ou coïncidence, bruit des romans du siècle. Affabulations de l'écrivain ou images de la vie aventureuse ? Extension de l'imitation du roman à sa topique ou témoignage de l'inscription historique des fictions que Casanova croiserait parce qu'il a partagé leur siècle ? Posées ainsi les questions risquent de devenir insolubles. On ne peut pourtant pas ignorer un fait majeur de l'*Histoire de ma vie* : l'investissement autobiographique de thèmes, de figures, de situations et de formes ancrés dans l'institution fictionnelle. (*Casanova, l'écrivain en ses fictions*, Paris, Garnier, 2013, p. 396-397).

B/ La subversion du genre de la confession

- Le second premier souvenir ou l'autre scène inaugurale

Ayant observé sur une table un gros cristal brillanté en facettes, je fus enchanté le mettant devant mes yeux de voir tous les objets multipliés. Me voyant inobservé j'ai saisi le moment de le mettre dans ma poche.

Trois ou quatre minutes après, mon père se leva pour aller prendre le cristal et ne le trouvant pas il nous dit que l'un de nous deux devait l'avoir pris. Mon frère l'assura qu'il n'en savait rien, et quoique coupable, je lui ai dit la même chose. Il nous menaça de nous fouiller, et il promit les étrivières au menteur. Après avoir fait semblant de le chercher dans tous les coins de la chambre, j'ai mis adroitement le cristal dans la poche de l'habit de mon frère. J'en fus d'abord fâché, car j'aurais pu faire semblant de le trouver quelque part ; mais la mauvaise action était déjà faite. Mon père, impatient de nos vaines recherches nous fouille, trouve le cristal dans la poche de l'innocent, et lui inflige la punition promise. Trois ou quatre années plus tard, j'eus la bêtise de me vanter à lui-même de lui avoir joué ce tour. Il ne me l'a jamais pardonné, et il a saisi toutes les occasions de se venger.

Dans une confession générale, ayant déclaré au confesseur ce crime avec toutes ses circonstances, j'ai gagné une érudition qui me fit plaisir. C'était un jésuite. Il me dit, que m'appelant Jacques, j'avais vérifié par cette action la signification de mon nom ; car Jacob voulait dire en langue hébraïque supplanté. Par cette raison Dieu avait changé le nom de l'ancien patriarche Jacob en celui d'Israël, qui veut dire voyant. Il avait trompé son frère Esau.

(Casanova, *Histoire de ma vie*, J.-C. Igalens, E. Leborgne, éd., Paris, Laffont, 2013-2017, vol. 1, p. 28)

- L'*Histoire de ma vie* comme confession sans repentir

a) Ou mon histoire [*de tout ce qui m'est arrivé en dix-huit ans que j'ai passés parcourant toute l'Europe*] ne verra jamais le jour, ou ce sera une vraie confession. Elle fera rougir des lecteurs qui n'auront jamais rougi de toute leur vie, car elle sera un miroir dans lequel de temps en temps ils se verront ; et quelques-uns jetteront mon livre par la fenêtre, mais ils ne diront rien à personne et on me lira ; car la vérité se tient cachée dans le fond d'un puits ; mais lorsqu'il lui vient le caprice de se montrer, tout le monde étonné fixe ses regards sur elle, puisqu'elle est toute nue, elle est femme et toute belle. Je ne donnerai pas à mon histoire le titre de confessions, car depuis qu'un extravagant l'a souillé, je ne puis plus le souffrir ; mais elle fera une confession, si jamais il en fut. (*Histoire de ma fuite*, in *Histoire de ma vie*, éd. cit., vol. 1, p.1485)

b) Malgré le fonds de l'excellente morale, fruit nécessaire des divins principes enracinés dans mon cœur, j'ai été toute ma vie la victime de mes sens ; je me suis plu à m'égarer, j'ai continuellement vécu dans l'erreur, n'ayant d'autre consolation que celle de savoir que j'y étais. Ainsi j'espère, cher lecteur, que, bien loin de trouver dans mon histoire le caractère d'une impudente jactance, vous n'y trouverez que celui qui convient à une confession générale, sans que dans le style de mes narrations vous trouviez ni l'air d'un pénitent, ni la contrainte de quelqu'un qui rougit d'avouer ses fredaines. Ce sont des folies de jeunesse ; vous verrez que j'en ris, et, si vous êtes bon, vous en rirez avec moi. (Préface in *Histoire de ma vie*, éd. cit. I, p. 5-6)

c) La question du destinataire : la correspondance avec Opiz

i) J'ai déjà écrit deux tiers de ma vie... je vous prie de n'être pas pressé de la lire, car, si elle deviendra publique, elle ne le deviendra qu'après ma mort. (Lettre à J.-F. Opiz, 21 mars 1791)

ii) Pour ce qui regarde mes mémoires, plus l'ouvrage avance, plus je me vois convaincu qu'il est fait pour être brûlé. [...] Je dis tout, je ne m'épargne pas, et cependant je ne peux pas, en homme d'honneur, donner à mes Mémoires le titre de confessions, car je ne me repens de rien, et, sans le repentir, vous savez qu'on ne peut pas être absous. Vous croirez donc que je me vante ? Point du tout, je narre à l'air pour me faire rire. (Lettre à J.-F. Opiz, 20 février 1792)

iii) Si vous vous intéressez à mes mémoires, je dois vous rendre compte que je suis à la fin de mon douzième tome à l'âge de quarante-sept ans, mais je dois aussi vous dire qu'il est très vraisemblable que j'ordonnerai qu'on les brûle tous en ma présence. (Lettre à J.-F. Opiz, 27 juillet 1792)

iv) Pour ce qui regarde mes mémoires, je crois que je les laisserai là, car depuis l'âge de cinquante ans je ne peux débiter que du triste, et cela me rend triste. Je ne les ai écrits que pour m'égayer avec mes lecteurs. (Lettre à J.-F. Opiz, 20 juillet 1793)

C/ L'impureté générique comme principe de composition

Exemple 1 :

La bêtise d'une servante est beaucoup plus dangereuse que la méchanceté, et plus à charge au maître, car il peut avoir raison de punir une méchante, mais non pas une sottise : il doit la renvoyer et apprendre à vivre. La mienne s'est servie des trois cahiers, qui contenaient en détail tout ce que je vais écrire en gros dans celui-ci, pour des besoins qu'elle eut dans le ménage. Elle me dit pour s'excuser, que les papiers étaient usés, et griffonnés avec même des ratures, elle crut qu'ils étaient faits pour son service, de préférence aux propres, et blancs qui étaient sur ma table. Si j'y avais bien pensé, je ne me serais pas mis en colère ; mais le premier effet de la colère est précisément celui de priver l'esprit de la faculté de penser. J'ai cela de bien chez moi elle est de très peu de durée *irasci celerem tamen ut placabilis essem* [prompt à me mettre en colère, de manière pourtant à m'apaiser sans peine]. Après avoir perdu mon temps à lui dire des injures, dont elle ne sentit pas la force, et à lui prouver par des raisons évidentes qu'elle était bête, elle réfuta tous mes arguments ne répondant jamais rien. J'ai pris le parti d'écrire de nouveau de mauvaise humeur, et par conséquent très mal, ce qu'étant de bonne humeur j'ai dû avoir écrit assez bien ; mais mon lecteur peut s'en consoler, car comme les mécaniciens, il gagnera en temps ce qu'il perdra en force. (Tome II, chap. 1, éd. cit. p. 355).

Exemple 2

Le lecteur qui croit qu'à cette déclaration toute ma colère devait disparaître, et que j'aurais dû dans l'instant me rendre certain de sa sincérité inséparable de soumission, se trompe. Il ne sait pas que le passage de l'amour irrité à la noire colère est court et rapide ; et que celui de la colère à l'amour est long, lent, et difficile. La distance est la même ; mais quand à la colère se joint l'indignation, l'homme devient absolument insusceptible de tout sentiment tendre. L'indignation ajoute à la haine brutale le noble mépris, qui, né de la raison, l'affermir et la rend invincible. Sa durée dépend du tempérament. Elle ne cède que quand elle n'existe plus. Dans le mien, la colère simple n'a jamais duré qu'un instant *irasci celerem tamen ut placabilis essem* [prompt à me mettre en colère, de manière pourtant à m'apaiser sans peine] ; mais quand l'indignation s'en est mêlée, mon orgueilleuse raison m'a toujours rendu inflexible jusqu'au moment où l'oubli vint me remettre dans mon état primitif.

Quand la Charpillon s'offrit entièrement à mes désirs dans ce moments-là, elle savait, elle était sûre que ma colère, ou mon orgueil m'aurait empêché de la prendre au mot. Cette science, lecteur, est fille de la philosophie chez vous et chez moi ; mais dans l'âme d'une coquette elle est fille de la nature.

Le jeune monstre me quitta vers le soir d'un air mortifié, triste, et abattu ne me disant que peu de mots : J'espère que vous reviendrez à moi d'abord que vous serez revenu à vous-même.

[...] Après son départ je me suis trouvé en état de n'avoir besoin que de repos ; mis j'ai pris un bouillon, puis j'ai assez bien dormi. A mon réveil je me suis trouvé calme, et me rappelant la journée précédente j'ai crue la Charpillon repentie en conséquence de ses torts, dont je croyais l'avoir convaincue au moment de son départ. Il me semblait être devenu indifférent sur elle, et sur tout ce qui la regardait. Tel m'a rendu l'Amour à Londres *nel mezzo del camin di nostra vita* [au milieu du chemin de notre vie] à l'âge de trente-huit ans. Ce fut la clôture du premier acte de ma vie. Celle du second se fit à mon départ de Venise, l'an 1783. Celle du troisième arrivera apparemment ici où je m'amuse à écrire ces mémoires. La comédie alors sera finie, et elle aura eu trois actes. Si on la sifflera, j'espère que je ne me l'entendrai dire de personne ; mais je

n'ai pas encore informé le lecteur de la dernière scène du premier acte, et elle est, je crois la plus intéressante.

*Chi a messo il piè sull'amorosa pania
Cerchi ritrarlo, e non v'inveschi l'ale,
Che non è in somma amor se non insania
A giudizio dè savi universale*

Quiconque a mis le pied dans l'amoureuse glu
Qu'il cherche à l'en tirer sans se poisser les ailes
Car en somme l'amour n'est qu'une folie
Selon le jugement universel des sages

(Tome VII, chap. 3, *éd. cit.*, vol. 3, p. 154-157)

Exemple 3

Dans le mois de juin, à la foire de S. Antoine de Padoue, je me suis lié d'amitié avec un garçon de mon âge qui étudiait les mathématiques sous le professeur Succì. Il s'appelait Tognolo par son nom de famille, qu'il changea dans ce même temps en celui de Fabris. C'est le même comte de Fabris qui mourut il y a huit ans en en Transylvanie où il commandait étant lieutenant-général au service de l'empereur Joseph II. Cet homme, qui dut sa fortune à ses vertus, serait peut-être mort dans l'obscurité s'il avait gardé son nom de Tognolo, qui est positivement nom paysan. Il était d'Uderzo, gros bourg du Frioul vénitien. L'abbé son frère, homme d'esprit, et grand joueur, ayant pris le nom de Fabris, fit que son frère cadet le prit aussi pour ne pas lui donner un démenti. C'est ce qu'il devait faire quand il se vit sous le nouveau nom de Fabris décoré du titre de comte en conséquence d'un fief qu'il acheta du sénat de Venise. Devenu comte et citoyen, il n'était plus paysan ; devenu Fabris il n'était plus Tognolo. Ce nom lui aurait fait du tort, car il n'aurait jamais pu le prononcer sans faire souvenir à ceux qui l'auraient entendu sa basse naissance, et le proverbe qui dit qu'un paysan est toujours un paysan n'est que trop fondé sur l'expérience. On croit un paysan insusceptible d'un parfait usage de raison, de sentiment pur, de gentillesse et de toute vertu héroïque. Le nouveau comte d'ailleurs faisant oublier aux autres ce qu'il était, il n'est pas dit qu'il dût l'oublier lui-même ni le désavouer. Il devait au contraire s'en souvenir pour ne jamais être dans ses actions ce qu'il aurait été sans sa métamorphose. Aussi dans tous ses contrats publics n'a-t-il jamais quitté son avant nom.[...]

L'air distingué, les sentiments, les lumières et les vertus de Fabris auraient faire rire s'il eût poursuivi à s'appeler Tognolo. Telle est la force d'un nom appellatif dans le plus sot de tous les mondes possibles. Ceux qui ont un nom malsonnant ou qui présente une idée ridicule doivent le quitter, s'ils aspirent aux honneurs, et aux fortunes dépendantes des sciences et des arts. Personne ne peut leur contester ce droit, pourvu que le nom qu'ils se donneront n'appartienne pas à un autre. L'alphabet est public, et chacun est libre de s'en servir pour créer une parole mot et la faire devenir son propre nom. Voltaire n'aurait pas pu aller à l'immortalité avec le nom d'Aroutet. On lui aurait interdit l'entrée du temple lui fermant les portes au nez. Lui-même se serait avili s'entendant toujours appeler à rouer. D'Alembert ne serait pas devenu illustre et célèbre sous le nom de *Lerond* et Metastasio n'aurait pas brillé sous le nom de *Trapasso*. Melancton sous le nom de *Terre-rouge* n'aurait pas osé parler de l'Eucharistie et M. de Beauharnais aurait fait rire s'il avait conservé le nom de *Beauvit*, quand même l'auteur de son ancienne famille aurait dû à ce nom sa fortune. Les *Bourbeux* voulurent être appelés Bourbons, et les Caraglio prendraient certainement un autre nom s'ils allaient s'établir en Portugal. Je plains le roi Poniatowski qui, je pense, renonçant à sa couronne, et au nom de roi, aura aussi renoncé au nom d'*Auguste* qu'il se donna montant sur le trône. Les seuls Coleoni de Bergame seraient embarrassés de changer de nom, car ayant les glandes nécessaires à la propagation sur l'écusson de leur ancienne famille, ils seraient obligés en même temps d'abdiquer leurs armoiries, au détriment de la gloire du héros *Bartolomeo*. (Tome II, chap. 9, *éd. cit.*, vol 1, p. 550-552)